

L'INFLUENCE DE LA CROISADE FRANÇAISE EN ESPAGNE SUR LES DESTINÉES DU PREMIER ART ROMAN

L'activité scientifique de M. Puig i Cadafalch a convergé autour du « premier art roman » dont il a tout à la fois déterminé les caractères spécifiques et l'extension géographique. « Cette école », a-t-il écrit « s'étend sur une partie de l'Europe latine et germanique ; elle a pour limite méridionale : d'un côté l'Italie du sud d'où, traversant la mer, elle s'étend sur les côtes dalmates ; de l'autre le littoral méditerranéen de la France jusqu'à ce qui était l'extrémité sud de la Catalogne à la fin du XI^e siècle, c'est-à-dire la frontière maure de l'Espagne. Elle monte ensuite par la vallée du Rhône et de la Saône, se dirigeant vers la Suisse et s'étendant le long du Rhin jusqu'à la Hollande. »¹

On ne saura jamais assez gré à l'éminent archéologue catalan d'avoir attiré l'attention sur l'unité de ce premier art roman. Depuis le littoral méditerranéen jusqu'à la région mosane il a minutieusement dénombré une série d'édifices uniformes, caractérisés par « un petit appareil de pierre rustique coupée avec un instrument de percussion, à l'exclusion presque entière des instruments proprement taillants » et par une ornementation architectonique « dont les éléments principaux sont les arcatures reposant sur des piliers en faible saillie (*lesenes*) qui renforcent les murs, les frises des fenêtres et de petits arcs aveugles, les niches intérieures, les festons en dents d'engrenage, etc. » La même unité s'observe dans la sculpture qui a suivi les mêmes voies que l'architecture, en les parsemant d'œuvres entre lesquelles on relève de non moins frappantes analogies. Bien qu'il n'existe encore sur ce sujet aucune étude d'ensemble permettant de suivre, comme on peut le faire pour l'architecture, l'évolution de cette sculpture préromane, certains sondages ont apporté des données qui renforcent la thèse de M. Puig i Cadafalch.

1. J. PUIG I CADAFALCH, *La Géographie et les origines du premier art roman* (Paris 1935), 14.

Tout récemment une de nos élèves, Mlle. Jacqueline Dupont, dans son mémoire pour le diplôme d'Études supérieures d'histoire, a étudié les chapiteaux jusqu'ici peu connus de Saint-Pierre-de-Chabrillan (Drôme) et de Mélas (Ardèche) dont des moulages figurent dans la collection Didot, à la Faculté des Lettres de Montpellier. Ces deux églises, situées l'une et l'autre dans la vallée du Rhône moyen, s'apparentent par leurs lignes architecturales à celles du Rousillon ;² leur ornementation reflète les mêmes affinités et l'on pourrait rapprocher ces chapiteaux aux feuillages stylisés, où s'intercalent des animaux, des masques au nez épaté et aux oreilles décollées, des personnages aux membres disproportionnés, aux traits frustes et aux attitudes figées, de ceux de Saint-Genis-des-Fontaines, de Cabannes ou d'autres églises voisines. Sans doute d'autres influences se sont-elles exercées grâce auxquelles la sculpture rhodanienne a conquis par la suite une certaine individualité qui se révèle déjà à Mélas, mais, à l'origine, il en est de la sculpture comme de l'architecture et l'on ne peut que constater avec M. Puig i Cadafalch que toute la vallée entre Alpes et Cévennes participe, pendant la plus grande partie du XI^e siècle, aux mêmes formes d'art que la Catalogne et la France méditerranéenne.

Comment celles-ci se sont-elles transmises depuis la région subpyrénéenne jusqu'à la vallée de la Saône et à celle de la Meuse? C'est là un problème qui ne pouvait manquer d'éveiller la curiosité des archéologues et des historiens. Il est en effet notable que le premier art roman, parti de la Méditerranée, se soit ainsi avancé en flèche vers le nord, à travers le couloir rhodanien sans jamais entamer le Massif central ni déborder vers l'ouest de la France qui lui est resté étranger. On a généralement attribué ce rayonnement à la fois lointain et limité au développement des pèlerinages ; les routes suivies par les moines, clercs et laïques désireux d'alimenter leur piété ou de faire pénitence en allant visiter un sanctuaire dédié à tel ou tel saint seraient, comme l'écrit M. Puig i Cadafalch «les grandes voies de transmission des idées artistiques de l'époque». Parmi ces pèlerinages on a généralement accordé une place toute particulière à celui de Saint-Jacques-de-Compostelle dont M. Emile Mâle a lumineusement fixé le rôle primordial dans l'histoire de l'art médiéval.³

2. L'église de Mélas est reproduite dans *La Géographie et les origines du premier art roman*, fig. 544.

3. E. MÂLE, *L'art religieux du XII^e siècle en France. Etude sur les origines de l'iconographie du moyen-âge* (Paris 1922), 288-303.

Peut-être faut-il cependant, en ce qui concerne le XI^e siècle et le début du XII^e, apporter quelques atténuations à cette thèse devenue classique. On remarquera tout d'abord que, si le culte de saint Jacques s'est répandu en Occident dès la fin du IX^e siècle, ainsi qu'il résulte du martyrologe d'Adon (860) où transparaît déjà la légende du miraculeux transport des reliques de l'apôtre en Galice, le pèlerinage ne s'est vraiment constitué qu'au XII^e siècle ; sans doute est-il déjà fait mention de pèlerins pendant la seconde moitié du X^e siècle, mais les routes traditionnelles ne se sont fixées que beaucoup plus tard et le *livre de Saint Jacques*, qui a servi de guide aux pèlerins, n'a vu le jour que vers 1139. Or, si l'on se reporte à la chronologie établie par M. Puig i Cadafalch, la diffusion du premier art roman est certainement antérieure.

A cette objection chronologique s'en joint une autre d'ordre géographique. En examinant la carte de M. Puig i Cadafalch, où est indiquée la répartition des églises du premier art roman, on constate que les routes conduisant à Saint-Jacques-de-Compostelle passent sensiblement à l'ouest de la voie le long de laquelle s'échelonnent ces édifices. Deux d'entre elles, dont le point de départ se situe au Puy et à Vézelay, prennent en écharpe le Massif Central pour aller déboucher dans la plaine de la Garonne l'une à Moissac, l'autre à La Réole, tandis qu'une troisième, issue de la moyenne vallée de la Loire, s'achemine vers Bordeaux par le Poitou et la Saintonge ; aucune n'utilise la vallée du Rhône, véhicule du premier art roman ; même celle qui vient de Provence par Arles et Saint-Gilles s'écarte du littoral méditerranéen après avoir franchi le Lez et escalade la montagne cévenole à Saint-Guilhem-le-Désert au lieu de la contourner par Narbonne et Carcassonne, évitant ainsi une région où les églises du premier art roman ont été particulièrement nombreuses. La Catalogne, qui fut l'un des premiers foyers de ce premier art roman et peut-être le premier, est nettement excentrique par rapport aux routes qui menaient à Saint-Jacques-de-Compostelle et n'a pas été traversée par les pèlerins.

On pourra encore noter que l'iconographie de saint Jacques ne s'est développée qu'au temps du second art roman. Elle se dessine seulement au portail méridional de Saint-Sernin de Toulouse, où l'apôtre se dresse entre deux troncs d'arbre, portant le Livre des Évangiles, et au portail des Orfèvres à Saint-Jacques-de-Compostelle, consacré à son exaltation. Ces deux basiliques appartiennent à la série des églises échelonnées le long des routes du pèlerinage, dont M. Mâle aperçoit le proto-

type à Saint-Martin de Tours, et qui n'offrent aucune analogie avec celles du premier art roman.

Aussi bien le pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle, s'il a eu une influence évidente sur l'évolution de l'art roman à partir du XII^e siècle, ne saurait-il expliquer la diffusion de l'art préroman au XI^e depuis la Catalogne jusque dans la région mosane par les vallées du Rhône et de la Saône. On peut en dire autant des autres pèlerinages, notamment de celui de Saint-Gilles qui ne revêt un caractère international qu'à l'extrême-fin du X^e siècle et surtout au XII^e, époque à laquelle on reconstruisit l'église qui abritait les reliques du saint.

En présence de ces difficultés chronologiques, géographiques et iconographiques, il y a lieu de se demander si l'on ne pourrait trouver une autre explication du rayonnement du premier art roman vers le nord. Il semble que la croisade française en Espagne soit susceptible d'en fournir une plus satisfaisante.

Depuis vingt-cinq ans environ, à la suite du travail de P. Boissonnade sur les origines de la chanson de Roland, l'attention des historiens a été sollicitée par ce grand événement de l'histoire médiévale dont on n'avait pas auparavant mesuré toute la portée.⁴

Dès le début du XI^e siècle, des contacts ont été établis entre les royaumes chrétiens d'Espagne et les grands fiefs français du midi et de l'est ; des liens matrimoniaux se sont créés entre les familles princières et, lorsque la pression de l'Islam se faisait trop vivement sentir en Aragon ou en Catalogne, des chevaliers d'outre monts venaient apporter leur concours pour défendre le rempart de la Chrétienté. Toutefois on ne saurait qualifier ces randonnées de croisades : le mot ne peut être prononcé avant 1063-1064.

En 1063, à la suite de l'assassinat par un musulman de Ramire I^{er}, roi d'Aragon, qui assiégeait alors Grados, s'est organisée, sous l'impulsion du pape Alexandre II, une expédition destinée à briser la domination de l'Islam dans la péninsule ibérique, alimentée avant tout par un important contingent de chevaliers français qui, en 1064, pénètrent dans la vallée de l'Ebre et débouchent devant Barbastro dont ils s'emparent à la fin de juillet. La ville, brillamment conquise, retomba, il est vrai,

4. Voir en particulier : P. BOISSONNADE, *Du nouveau sur la Chanson de Roland* (Paris 1923). R. MENÉNDEZ PIDAL, *La España del Cid* (Madrid 1929), 2 vol. ; A. FLICHE, *La Réforme grégorienne et la reconquête chrétienne (1057-1123)* (t. VIII de l'*Histoire de l'Eglise depuis les origines jusqu'à nos jours*, sous la direction de A. Fliche et V. Martin), Paris 1940.

au pouvoir de l'Infidèle, en sorte que cette première croisade d'Espagne, fort bien commencée, s'est terminée par un échec. Toutefois l'élan était donné et, à plusieurs reprises, pendant la fin du XI^e siècle, des chevaliers du royaume capétien sont revenus en Catalogne et en Aragon pour y combattre l'Islam : en 1073, la croisade est reprise, toujours sur l'initiative de la papauté successivement représentée par Alexandre II et par Grégoire VII, mais il semble, d'après les réticences de textes, que l'on ait obtenu peu de résultats ; de 1079 à 1085, ce sont des expéditions sans cesse renouvelées ; en 1087, à la suite de la victoire des Almoravides à Zalacca (30 juin 1086), « plusieurs milliers de Français », au dire du chroniqueur sénonais Clarius,⁵ se dirigent vers la péninsule ibérique, puis, de 1088 à 1099, le pontificat du pape français Urbain II est jalonné par une série de combats de même genre qui se terminent, en 1101, par une nouvelle capitulation de Barbastro.

La composition des armées qui ont participé aux croisades françaises en Espagne est tout-à-fait significative. En 1064, celle qui a pris Barbastro était composée d'Aquitains conduits par le duc Guy-Geoffroy, mais aussi de Français de l'est amenés par le Champenois Eble de Roucy. Le même Eble, au début du pontificat de Grégoire VII, part pour l'Espagne « à la tête d'un ost d'une importance qui ne convenait qu'à des rois ». ⁶ Par la suite, les Bourguignons interviennent à leur tour et le duc Hugues, dont la soeur avait épousé en 1079 le roi de Castille, Alphonse VI, dirige en personne l'expédition. De 1080 à 1085, la croisade est alimentée surtout par des méridionaux que commandent le vicomte de Narbonne, les comtes de Carcassonne et de Bigorre. En 1087, on retrouve des Bourguignons et des Champenois avec le duc Eudes I^{er} à côté de Toulousains et de Provençaux groupés sous l'étendard du comte Raymond IV de Saint-Gilles. Jusqu'au début du XII^e siècle, la croisade se recrute dans les mêmes milieux ; elle est l'oeuvre des français du midi, mais aussi des « Français de l'est », Bourguignons, Champenois, sans doute aussi Lorrains.

Une autre remarque s'impose : cette croisade française en Espagne a toujours pour objectif la vallée de l'Ebre. Barbastro, Saragosse, Tudela, Tortose, tels sont les noms qui reviennent constamment à propos des guerres contre les musulmans. Pour parvenir sur ce front, les contingents venus de l'est de la France, du midi méditerranéen, et proba-

5. *Chronicon S. Petri Vivi Senonensis*, a. 1087.

6. L'expression est de Suger, *Vita Ludovici*, V (édit. Waquet, 27).

blement aussi ceux de la région subpyrénéenne se sont réunis en Catalogne ; moines, clercs et chevaliers ont prié dans les églises du premier art roman et y ont vu, au dehors et au dedans, une ornementation qu'ils ont rapportée dans leurs propres pays.

Si l'on rapproche ces quelques considérations sur la composition et l'itinéraire des armées de la croisade française en Espagne de la carte consacrée par M. Puig i Cadafalch à la répartition des églises du premier art roman, on ne peut manquer d'être frappé par certaines coïncidences. Alors que les routes du pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle passent presque constamment à l'ouest des pays où sont situées ces églises, les voies suivies par les croisés concordent exactement avec celles par lesquelles s'est transmis le premier art roman. D'après M. Puig i Cadafalch, celui-ci a couvert d'abord «la partie de la Catalogne, échappée aux musulmans, qui formait la Marche hispanique, gouvernée par les comtes catalans dont le centre était le comté de Barcelone autour duquel allait se former le pays» ; il s'est ensuite répandu dans les vallées pyrénéennes, puis dans le Languedoc entre Corbières et Rhône, en Provence, enfin dans le bassin du Rhône et de la Saône, pour atteindre en fin de compte les rives de la Meuse et du Rhin. Or les vallées pyrénéennes, depuis la Bigorre jusqu'à la région de Carcassonne et de Narbonne, le Languedoc entre Corbières et Rhône, la Provence ont sans cesse, comme on vient de le noter, alimenté la croisade pendant la fin du XI^e siècle ; un autre groupe d'armées est issu de la France de l'est et, pour venir en Catalogne, a parcouru le couloir de la Saône et du Rhône. La coïncidence est saisissante et comment s'étonner dès lors de la présence dans les églises de l'Hérault et de l'Ardèche, à Tournus, à Châtillon-sur-Seine, à Liège, des arcatures et des lesenes qui constituent l'ornementation architectonique des églises catalanes, des analogies relevées entre les chapiteaux de Saint-Pierre de Charbrillan et ceux du Roussillon, puisque, pour venir batailler dans la vallée de l'Ebre, il a fallu traverser cette Catalogne où le premier art roman était né quarante ou cinquante ans avant la première croisade française en Espagne ?

On pourrait se demander si Cluny n'aurait pas été pour quelque chose dans ce rayonnement. Il n'est pas douteux que l'Espagne, comme nous avons eu l'occasion de l'écrire ailleurs,⁷ a été «la terre d'élection du monachisme clunisien». Dès le premier quart du XI^e siècle, les mo-

7. A. FLICHE, *op. cit.*, 435.

nastères de Ripoll en Catalogne, de San Juan de la Peña en Aragon ont adopté la règle promulguée par la grande abbaye bourguignonne avec laquelle ils ont entretenu des relations confiantes et cordiales sans toutefois s'insérer dans la congrégation, à leur gré trop fortement centralisée ; Ripoll est même une filiale de Saint-Victor de Marseille et non pas de Cluny. Comme, à l'autre extrémité du domaine du premier art roman, les abbayes de la région mosane sont restées jusqu'à la fin du XI^e siècle en dehors de l'orbite clunisienne, il paraît difficile d'admettre une participation de Cluny à la diffusion de ce premier art roman dont la cause initiale réside, semble-t-il, dans le seul fait de la croisade française en Espagne.

La croisade s'est prolongée au XII^e siècle avec une prédominance de plus en plus marquée des contingents aquitains et bourguignons. Peut-être ce recrutement explique-t-il la présence en Espagne d'églises dont l'architecture est apparentée à celle de l'école poitevine aussi bien que la pénétration de la sculpture bourguignonne, mais, pendant cette période, la guerre sainte s'est étendue à l'ouest de la péninsule ibérique et les routes suivies par les armées se rapprochent de celles qu'empruntent les pèlerins. Aussi l'hypothèse précédemment formulée doit-elle se limiter au XI^e siècle pour lequel seul s'observe une concordance frappante qu'il nous a paru utile de signaler comme un modeste complément aux étincelantes découvertes de M. Puig i Cadafalch.

AUGUSTIN FLICHE

Institut de France.
Université de Montpellier.